

FEMMES ET MIGRATIONS : ACTEURS D'INTEGRATION ET DE RESISTANCE A LA CITADINITE ?

Par Mme Adel Khedidja et Mme Belhocine-Messaci Nadia

Il nous paraît intéressant de porter un regard et des interrogations, sur le problème des mouvements migratoires à l'intérieur du pays, avec une démarche qui prend en compte la question de la temporalité (l'étude va porter sur plusieurs générations) et le discours des intéressées sur leur trajectoire de migration.

Dans cette aventure d'une migration dont des récits ont été recueillis dans le cadre d'enquêtes auprès de familles de migrants originaires de régions berbérophones, qui devient définitive, les femmes jouent un rôle fondamental et double dans :

- l'intégration dans la ville
- la perpétuation des traditions de leur groupe d'origine à travers notamment l'usage de la langue maternelle (particulièrement observé dans le cas de la communauté kabyle).

Première partie : Contours historiques des migrations et identification de l'objet d'étude

Du départ

L'émigration-migration est une projection historico-sociale des rapports de domination qui prévalent à l'échelle de la planète. Une situation de bipolarité est née construite autour de deux mondes : le monde d'accueil et le monde de départ. Elle est la condition génératrice du phénomène migratoire.

Le phénomène migratoire est né en Algérie, de la projection du monde rural, dans une crise grave sans précédent, à la suite de la promulgation des lois foncières (loi Warnier, Sénatus-Consulte..) qui ont dépossédé les paysans de leurs terres ; Dès 1930, 50% de la population rurale était déjà sans terre (F. Adel, 1996). Celles-ci ont profondément désintégré le monde rural, dont la seule survie s'avérait être le départ, qui correspondait à une forte demande de main d'œuvre de la métropole, en pleine expansion industrielle. Et ce n'est pas un hasard si la grande saignée de certaines zones montagnardes de leurs populations a fait suite au séquestre de 1871.

Les migrations internes se lisent à travers le taux d'urbanisation des villes. C'est ainsi que le taux d'urbanisation évalué à 5 %, à la veille de la colonisation, a atteint 67 % dans l'Algérois, 63 % dans le Constantinois et 48 % en Oranie, entre 1954 et 1960 (P. Bourdieu, 1964). C'est dire combien les villes étaient concernées par cette population qui fuit le monde rural. Ce mouvement continue à drainer l'essentiel du surplus du monde agro-pastoral des tribus de l'Aurès et de la Kabylie, pour écouler leurs produits et se procurer en retour les biens indispensables à la vie quotidienne : savon, tissus, produits manufacturés...

Après l'indépendance, l'exode rural vers les villes a pris une intensité particulière, ainsi on relève que pour Constantine, si le mouvement migratoire a diminué, il est cependant resté un mouvement continu, 40% des immigrants, dans le Constantinois, seraient arrivés entre 1963 et 1977, date à laquelle on estime aux deux tiers les habitants d'origine rurale (nés hors de la ville), installés à Constantine (Pagand, 1988).

Dès lors que l'émigration qui avait pour fonction première de donner à la communauté paysanne les moyens de se perpétuer, est devenue plus importante et plus longue, elle a changé de signification et est devenue elle-même sa propre fin (A. Sayad, 1977).

Ainsi, de plus en plus et à partir des années 50, les départs vers la ville ont-ils pris d'autres formes : partir pour assister le groupe certes, mais aussi et surtout pour s'émanciper de ses contraintes, pour s'affirmer en tant qu'individu qui va tenter de vivre une expérience originale.

Dans le monde rural, le processus de dépaysement, entamé par les différentes lois foncières, s'accélère et se renforce ; le travail de la terre dévalorisé est confié aux plus faibles : les vieillards et les femmes (P. Bourdieu, 1964). "L'idée du déracinement est fondée sur une réalité : celle du désenchantement à l'égard du travail de la terre et de tout le système de valeurs qui le supportait mais cette idée véhicule avec elle une foule de représentations en particulier que les paysans sont des victimes qui s'engouffrent comme des moutons dans le train de l'exil pour assurer la subsistance des leurs. L'émigration est un projet qui s'élabore au fil de l'expérience de la ville et du lien constant que l'émigrant maintient avec sa communauté d'origine" (F. Adel, 1996).

De l'identification de l'objet d'étude

Aujourd'hui, Constantine regroupe une vingtaine de familles patronymes kabyles des Ath Waghli et autant de familles chaouies, des Ath Frah (population berbérophone). Toutes sont installées depuis des décennies et sont plus ou moins intégrées à cet espace qui est différent de la montagne. Seulement, les nouveaux arrivants sont mis en situation de marginalité sociale du fait de leur inaccessibilité d'abord à la langue de la ville, au mode de vie, voire à la citoyenneté, même si leur venue était plus ou moins inscrite dans un des réseaux de solidarité mis en place par le groupe d'origine.

Aussi dès leur arrivée, s'installent-ils dans des quartiers où se trouvent des familles de leur groupe, travaillent dans les mêmes centres auxquels les auront intégrés leurs parents de la ville. L'installation dans la ville est décidée, négociée par le groupe ; l'individu se plie à celui-ci jusqu'à ce qu'il puisse acquérir une indépendance par rapport au groupe.

Commence alors une autre aventure dans l'espace urbain, celle-là est personnelle et dénote des enseignements que l'individu tire de l'expérience acquise par les parents. Et c'est à l'intérieur de cette logique que nous pourrions comprendre les mariages mixtes (avec les gens de la ville, des étrangers au groupe d'origine); opération participant à l'intégration des nouveaux arrivants dans la ville.

Dans ce projet de migration, qui a longtemps concerné les hommes, quel rôle les femmes jouent-elles ? Nous pouvons dire qu'elles marquent un tournant dans l'histoire des mouvements migratoires. Elles suivent les hommes dans cette migration, longue et le plus souvent définitive, avec l'accès à un emploi stable, l'acquisition d'un logement et surtout la scolarisation des enfants. Pour beaucoup de migrants, les femmes ont dû peser dans la décision d'une migration définitive et quelquefois de rupture.

Il est utile de rappeler que dans le premier temps du mouvement migratoire, les femmes demeuraient géographiquement et socialement dans leur groupe dont les membres avaient pour rôle et pour mission de les protéger et de surveiller leur conduite. Faute de pouvoir exercer ce contrôle, il n'était pas rare que des femmes soient alors renvoyées par leur mari absent, dans leur groupe d'appartenance : l'honneur du groupe était en jeu.

La décision de s'installer définitivement à Constantine fait passer de la période de migration de maintien, telle que définie par P.-A. Rosental où le migrant effectue des retours et garde des liens, à une migration de rupture, où il tourne le dos à son lieu d'origine, en tentant d'investir le lieu d'accueil. Situation plus représentative de la communauté des Aurès que de la Kabylie.

De l'échantillon

Notre échantillon de migrants est constitué de femmes originaires d'une petite dechra de l'Aurès et de la Kabylie. Deux zones de montagne : la première est située à une cinquantaine de km au nord de la ville de Biskra dans le massif des Aurès, tandis que la seconde se trouve à une soixantaine de km au sud ouest de la ville de Béjaïa. En nous entretenant avec les femmes de cette communauté, et en reconstituant la trajectoire familiale ainsi que l'histoire de la migration, nous avons tenté de savoir de quelle manière s'est faite leur intégration dans l'espace urbain.

Les premiers résultats de cette recherche contribuent à remettre en cause certains schémas stéréotypés qui confinent les femmes dans un rôle procréateur, de soumission à la société.

Ainsi donc, les femmes déploient des stratégies qui leur assurent une position d'acteurs actifs que la recherche a tendance à méconnaître.

Ces stratégies sont à saisir également dans la résistance qu'opposent les femmes à toute forme de rupture radicale avec le milieu d'origine dont elles se réclament au besoin.

« On est rural par les valeurs socio traditionnelles et urbain par l'espace de vie adopté depuis longtemps et pour les aspirations générales à la modernité lorsque celles-ci s'expriment » (Icheboudène, 1988).

II Partie :Au commencement : la première génération :

Portraits des enquêtées :

Toutes les femmes de notre population enquêtée appartiennent aux deux communautés étudiées (Ath Waghlis, Ah Frah).Elles sont toutes nées là bas à l'exception de Lymna (village Tazoult) et Feroudja (Ville Skikda), Ferroudja est retournée au village avec sa mère et ses sœurs, lorsque sa sœur aînée a atteint l'âge du mariage. Elle avait 02 ans. Leur âge varie entre 57 et 81 ans (kaissa).

Elles sont issues de milieux sociaux hétérogènes : Aicha, Hafça et Tassadith appartiennent à des familles relativement aisées, composées de lettrés et de commerçants. Les parents de M'Barka, Zohra et Kaissa ont dû quitter le village pour subvenir aux besoins de la famille (Batna, Constantine, Biskra, Skikda et même Tunis). Les pères de M'barka et Fatima ont exercé le métier de gérants de bain maure, celui de Kaissa a été manoeuvre dans une entreprise de l'électricité. Fatima qui se déplaçait avec son père jusqu'à Biskra a connu très tôt la ville. Elle est la seule à comprendre l'arabe.

Lyamna appartient à une famille de lettrés. Son grand-père a enseigné dans un des plus vieux quartiers de Constantine, dans une mosquée de Rahbat Souf (médiina). De retour au village, le père de Lyamna, destiné à succéder à son père dans l'enseignement, y renonce pour faire du commerce. Il ouvre une boutique dans le village avant de s'installer à Lambèse (petite ville dans les environs du village). A Lambèse où il réussit, il scolarise ses enfants dont Lyamna. Aussi, est-elle la seule femme instruite.

Sept de nos femmes ont fait un seul mariage. Hlima s'est mariée deux fois à 15 et 20 ans ainsi que Tassadith qui a été mariée à un cousin pendant 09 ans. M'barka, elle, a été mariée trois fois. Quatre mariages ont eu lieu dans la parenté : Aicha avec son cousin paternel qu'elle a rejoint au lendemain de son mariage dans une autre commune ; Lyamna a été donnée par sa mère à son cousin maternel (le fils du frère de la mère) malgré le désaccord du père : instruite et habituée à un certain confort, elle se retrouve avec un mari illettré, dans le village : « Le père qui avait d'autres projets pour sa fille n'a pu résister longtemps aux assauts de son épouse qui craignait son frère. « ... Mon père ne voulait pas me donner aux Ah Frah, mais ma mère a décidé autrement lorsque son frère s'est présenté »... L'histoire qui se répète.

Kaissa a épousé le frère du mari de sa sœur, c'est cette dernière qui a arrangé l'affaire. Tassadith a épousé le cousin

dont elle a divorcé .Elle s'est remariée avec un homme des Ath Waghlis. Ferroudja a épousé un voisin qui a eu l'occasion de la rencontrer et qui a voulu ce mariage.
Le mariage pour la première génération est endogame.

A l'exception de Zohra, toutes nos femmes ont eu plusieurs grossesses, elles ont entre 06 et 10 enfants.

Le rapport à l'espace : un autre visage de l'enfermement

Nos montagnardes viennent de villages où il est d'usage d'interdire aux filles de plus de dix ans de sortir dans la rue. Elles sont très tôt initiées à l'enfermement.

Cependant, les familles vivent en structure élargie. Ils sont plusieurs femmes, hommes et enfants à partager le même espace, la vie familiale est très animée. Elle retrouvera la même structure familiale dans le milieu marital.

Avant le mariage, Elles réalisent des escapades dans la journée avec la bénédiction de la maman qui lui fait faire des courses pour elle ; les filles connaissent les habitudes des hommes et se saisissent des certaines occasions pour sortir, notamment le jour du marché, le village se vide la journée de ses hommes. Elles sont maîtresses de l'espace le temps d'une journée, d'un rêve.

Ces femmes en villes sont complètement dépaysées ; Elles sont totalement perdues dans leurs repères spatiaux. Complètement, isolées, des autres membres de familles, elles sont installées quelquefois dans une pièce, elles qui souvent disposaient de grands espaces notamment des espaces extérieurs. Mutilées de ceux-ci sans espaces de compensation, elles vivent pour la plupart, du moins à ses débuts, l'aventure de la ville en véritable exil « ghorba » (Tassadith).

L'espace est hostile d'abord par sa configuration architecturale : la maison berbère est polyfonctionnelle, exclusivement familiale ; la maison de la ville se présente sous formes d'appartements collectifs traditionnels ou coloniale. Elle se caractérise par le regroupement de plusieurs familles souvent étrangères les unes aux autres. Un écueil de taille, que sa méconnaissance de la langue de la ville, complique davantage ; Beaucoup s'enferment, s'isolent totalement et optent pour une attitude de distance extrême que les voisines ne comprennent pas toujours et assimilent à un caractère sauvage.

La maison nécessite des travaux domestiques inconnus de la montagne, un travail d'apprentissage s'impose vite à elles. Elles s'en acquittent en regardant faire les autres. (Laver le parterre, les carreaux, apprendre à cuisiner comme les citadins). Les voisines interviennent souvent pour corriger et guider en donnant un conseil, en expliquant. l'apprentissage compliqué par l'handicap de la langue est d'autant plus pénible que les hommes sont assez exigeants et veulent être aussi élégants que les citadins « le repassage est sans doute la tâche la plus pénible » (Ferroudja).

A ses débuts, l'espace urbain est un espace insécurisant, où elles ne retrouvent aucun élément de repère habituel. Conscientes de leur situation, de la nécessité pour elles et pour leurs enfants de vivre en ville, elles partent à la conquête de la vie urbaine si bien que des décennies après, leurs stratégies d'intégration aboutissent. Aujourd'hui, certaines considèrent qu'il leur est impossible de retourner vivre dans le milieu qu'elles ont tant pleuré (Tassadith).

Conclusion : La ville ou l'espace « d'el ghorba »

Pour ces mères de la deuxième génération, la ville signifie d'abord l'affranchissement par rapport à la famille indivise, la liberté des belles-mères qui savent parfois se comporter en tyrans. C'est aussi la liberté par rapport à tous les hommes de la famille qui ont des droits sur elles. Quelquefois, c'est le beau frère ou le beau père qui divorce sans l'aval préalable du mari. La misère que fuient ces familles n'est pas que matérielle.

La ville franchie, les désillusions naissent. Espace inconnu, chargé d'écueils (langue, espace, milieu social), la ville devient vite cet espace d'insécurité totale. Les repères sociaux aussi bien que spatiaux sont gommés .Le premier contact est d'abord fait de crainte, de peur et d'insécurité. Elles fuient certes la misère, mais les voilà projetées, totalement désarmées, dans l'aventure de l'exil. D'où la nécessité de se créer un réseau dont le point de départ est souvent la voisine.

Elles quittent le milieu montagnard, un milieu qui rappelle l'enfermement, l'emprise de la famille indivise ; en un mot la misère. Elle retrouvent l'enfermement à travers d'abord le port du voile, le contrôle non moins répressif de la part d'étrangers (le propriétaire de la maison, les voisins en lieu et place de la famille élargie avec moins la garantie de la sécurité que procurait celle-ci (prise en charge potentielle), L'enfermement de la maison.

Elles vivaient dans un milieu exclusivement familial, elles se voient obligées de côtoyer des étrangères qui viennent de régions dont elles ignorent tout (la langue, les traditions) avec lesquelles elles partagent le même espace.

Elles découvrent des nouvelles tâches domestiques auxquelles elles doivent non seulement s'initier mais pratiquer car elles comprennent qu'elles sont en situation de rapports de force défavorables dont elles prennent vite conscience.

III partie : A l'aboutissement : la deuxième génération

L'intégration à la citoyenneté, réalisée dans des conditions extrêmement difficiles, se lit à travers des stratégies déployées par les femmes dont les états sont : l'apprentissage de la langue de la ville, la politique familiale de

scolarisation des enfants ainsi que le rôle joué ou souhaité par les mamans dans les alliances matrimoniales.

De l'apprentissage de la langue de la ville :

Souffrant lourdement de la méconnaissance de la langue de la ville, les femmes de la première génération ont eu deux types d'attitudes : l'enfermement total et le refus de manifester toute volonté de se mélanger aux autres, « nous avons honte » disent elles (tassadith, Ferroudja). Aujourd'hui, ces femmes parlent la langue avec beaucoup de difficultés. L'apprentissage démarre après une période d'adaptation où nos enquêtées essaient de se familiariser avec la langue de la ville pour pouvoir communiquer. La première installée dans la ville a fait appel à un petit garçon pour apprendre le nom des objets.

Aujourd'hui, toutes ces femmes ont une connaissance de la langue qui leur permet de communiquer avec les autres. Les enfants scolarisés et socialisés en ville ont été pour beaucoup d'entre elles des maîtres des plus efficaces dans cet apprentissage.

Toutefois, cette volonté d'apprendre la langue de la ville ne traduit pas un désir de rompre avec la langue d'origine. Bien au contraire, la perpétuation de leur langue à travers la deuxième génération est une action consciente qui relève souvent de la responsabilité des femmes et des stratégies de résistance à la phagocytose urbaine.

De la scolarisation des enfants:

L'intégration à la vie urbaine est une stratégie. Une opération qui s'étale sur des générations. Des étapes sont définies. Celles des mères et après les filles et les petites filles.

Aussi, la scolarisation des enfants, opération largement soutenues par les mères, participe –t-elle à agrandir le champ des connaissances de la famille et accroître les possibilités d'intégration à la vie citadine.

La scolarisation des enfants relève de la stratégie développée par les pères et les mères, « ma mère veillait avec moi en période d'examen, elle me regardait apprendre mes cours, une façon à elle de me soutenir », témoigne un enfant de Ferroudja. Les femmes veulent améliorer leurs conditions et savent par expérience que la réussite scolaire est un gage de la réussite sociale, elles le savent d'autant plus qu'elles viennent de régions de lettrés où l'instruction garantit un emploi stable et valorisé.

Ainsi sur les trente six (36) filles de ces familles, dix filles (10) ont fait des études universitaires, ce qui représente une proportion non négligeable (27%), compte tenu des difficultés et des entraves sans oublier les coûts. Quinze (15) filles ont obtenu des postes et travaillent. Ce taux évalué à 41% se situe bien au delà de la moyenne nationale (11,0%).

Du côté des garçons, sur les trente et un (31) membres recensés, seize (16) ont fait des études universitaires (Aïcha : 4, Fatima :01, Lymna :01, Tassadith :05, Ferroudja :04 et Kaïssa :01). Les autres ont soit abandonné les études, soit échoué pour faire ensuite une formation de métier (mécanique, comptabilité).

Des alliances matrimoniales :

Deux forces d'alliance se dégagent : La première engage directement les parents qui en font leur affaire, la deuxième concerne les mariages contractés par les enfants sans l'intervention des parents dans le choix du conjoint. Dans ce cas, deux cas de figure se détachent : le premier se réalise à l'intérieur d'un réseau de connaissance individuel qui échappe totalement aux parents. Le second plus surprenant, se réalise à l'intérieur de la communauté étudiée.

Du mariage « endogame » dans la ville

Les familles étudiées entretiennent entre elles des relations d'autant plus étroites, qu'elles sont pour beaucoup d'entre elles, parentes. Elles ont construit une sorte de communauté constituée sur la base d'un enchevêtrement parental dont le point de départ se trouve dans le milieu d'origine. Une sorte de catégorie sociale se met en construction dont le dénominateur reste l'appartenance à la même collectivité et la reconnaissance de similitude dans le parcours familial, une sorte de classe sociale dont le fondement n'est plus d'ordre économique mais bien plus social.

Le mariage à l'intérieur de la communauté ainsi constituée reste celui que les parents et surtout les femmes souhaitent à leurs enfants. Aussi, les relations sociales privilégiées avec les membres de la communauté ont pour but de favoriser les rencontres entre jeunes et de contourner une sorte de fatalité que vivent les jeunes, « Les Ah Frah, Dieu a rendu aveugles les Ah Frah : pourquoi vont-ils se marier avec des étrangers ».

Sur les quarante cinq mariages enregistrés, vingt huit ont eu lieu dans la communauté dont quatre dans la parenté proche. Sur les vingt huit mariages contractés dans la communauté, quinze ont été arrangés directement par les parents.

Cette stratégie est clairement annoncée par Ferroudja, qui a commencé à développer des relations sociales avec les membres de sa communauté, une fois ses enfants en âge de se marier. Sur ses neuf enfants, quatre filles ont épousé des hommes de la communauté, deux de ses garçons sont mariés à des filles du groupe, le troisième garçon a été fiancé à une cousine avant d'épouser une étrangère au groupe.

La construction d'une aire matrimoniale dans la ville est un réel garant contre les mariages avec des étrangers que la ville rend non seulement probables mais quelquefois inévitables.

Du mariage exogame :

La première génération se caractérise par l'appartenance des parents à la collectivité des Ath Waghliis. Même si certains membres masculins se sont mariés après leur installation dans la ville, la femme vient toujours du groupe.

La deuxième génération connaît des cas de mariages exogames. Cependant, ce choix opéré hors du champ de la communauté n'annonce pas forcément une volonté de rompre avec son milieu d'origine ; les femmes des fils de Ferroudja et Tassadith, étrangères au groupe, entretiennent des relations sociales avec la communauté et ont visité à plusieurs reprises le territoire d'origine des maris.

Sur les quarante cinq mariages répertoriés, dix sept se sont réalisés en dehors de la communauté. Actuellement, Les mariages exogames constituent une minorité, les mariages préférentiels demeurent ceux opérés dans la communauté.

Conclusion : De l'émergence de la troisième personne

Les travaux de Gribaoudi Maurizio, qui portent sur un quartier ouvrier de Turin, le Borgo San Paolo, permet de nous rendre compte que l'histoire des migrants est sensiblement la même, dans la mesure où elle répond à la seule logique de la survie. Si les trajectoires contiennent des histoires individuelles et individualisées, elles ne construisent pas moins une armature qui transcende le groupe ethnique, ce que l'auteur appelle " un panorama social ".

Les migrants sont tous soumis à l'attraction du milieu d'accueil, avec lequel ils doivent composer. Ainsi, le milieu d'appartenance et le milieu d'origine sont mis en situation de confrontation. C'est cette dualité qui va construire l'homme kabyle et chaoui qui ne seront ni le citadin, ni le montagnard. Pour reprendre M. Gribaoudi, une troisième personne émerge qui sera le résultat de cette confrontation de personnes qui " vivent mentalement dans deux milieux de relation dont les contenus et les importances sont nécessairement différents ". Cette troisième personne sera aussi une combinaison des trajectoires individuelles. Elle réalise la double présence en référence à la double absence de Sayad. La communauté étudiée s'affirme aujourd'hui comme citadine, prend des distances par rapport à la région d'origine et exprime cette même distance par rapport aux citoyens légitimés par l'ancienneté en recourant à la légitimité de culture, et aussi d'appartenance. Même si la confrontation de deux mondes celui d'appartenance et de référence peut trouver une réponse dans la construction de cette personne : la citadine et la montagnarde.

A ses débuts, les familles de migrants ont connu une situation de marginalité que les femmes ont assez rapidement dépassé par la construction d'un réseau de connaissances dans la ville. Commence alors pour elles une aventure dans l'espace urbain : elles partent à la conquête du mode de vie citadin par l'apprentissage de la langue de la ville. Des pratiques citadines combinées aux pratiques traditionnelles font émerger en elles une troisième personne qui a «deux loyautés, deux points de repère » (Gribaoudi,p.

L'histoire de l'intégration de ces familles commence avec les premières femmes qui, démunies, ont quitté leur milieu d'origine. Mieux armée par le niveau d'instruction souvent élevé, la deuxième génération de femmes berbères fait partie des citadines d'aujourd'hui. Si les aires matrimoniales s'élargissent et transcendent quelquefois le national, cependant c'est à l'intérieur de ce groupe que nous constatons un retour vers le mariage endogame qui ne relève pas exclusivement des stratégies de parents. Les enfants aussi cherchent des conjoints dans la communauté. Il s'agit là d'un élément de stabilité, « un véritable acte des minoritaires pour la survie » (le mari de Ferroudja). Ainsi, les enfants retombent dans la tribu.

Bibliographie :

- Adel F. : Réseaux de solidarité et identification à la ville de Constantine, Compte rendu de recherche, CRASC, Avril 1996.
- Adel Kh., Stratégies féminines d'adaptation à la ville de Constantine. Cas des femmes de la communauté des Ah Frah de l'Aurès, compte rendu de recherche, CRASC, Avril 1996.
- Benidir F. : La revalorisation d'un tissu urbain ancien : la médina de Constantine. Thèse de magister, 1989, Université de Constantine.
- Bourdieu P. , Sayad A. : Le déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie, Paris, Minuit, 1964.
- Gribaoudi M. : Introduzione alla sessione « Movimenti migratori e mobilità sociale », dans SIDES, Disuguaglianze, stratificazione mobilità sociale nelle popolazioni italiane (dal sec.XIV agli inizi del secolo XX), Bologne.
- Icheboudene.L : L'intégration citadine : à propos de la difficulté d'être algérois.In La ville dans tous ses états. Editions Casbah,Alger 1998,p5-23.
- Messaci N. : L'habitat des Ath Waghliis. Chaos spatial ou ordre caché. Thèse de magister, 1990, Université de Constantine.
- Pagand B. : La médina de Constantine. De la cité traditionnelle au centre d'agglomération contemporaine, Thèse de doctorat de 3ème cycle, Université de Poitiers, 1988
- Rosental P.-A.: Maintien/Rupture: un nouveau couple pour l'analyse des migrations, Annales ESC, n°6, Nov.-déc. 1990.
- Sayad A. : les trois âges de l'émigration algérienne, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 1977, n°15.
- Sayad A : La double absence.Ed du Seuil, Paris1999